

LA DANSE RUSSE

J'aurais cru, moi aussi, comme la plupart des hommes, que ce que porte une femme est sans importance si je n'avais eu preuve du contraire. Je pensais à cela tandis que les eaux soyeuses et cendrées de la Loire emportaient les cendres de mon ami vers le golfe de Gascogne et que ma femme, sa femme (à vrai dire sa veuve même si le mot ne lui allait guère) et moi longions tous les trois la rive du fleuve. De la même façon que les gens suivent encore un peu le long du quai le train qui s'éloigne inexorablement en emportant un être aimé avec lui. Les deux femmes en talons hauts, jupe et veste de tailleur impeccablement ajustées, coiffées d'un petit chapeau ; ma femme, toute de soie noire, sa femme, en revanche, de soie gris foncé ; pour son mariage, elle portait aussi talons hauts, veste, jupe ajustée et un petit chapeau, non pas en blanc mais en beige, un léger décalage, signe d'élégance. Pour notre mariage, ma femme était vêtue de blanc, tout ce qu'il y avait de classique, et là, au bord de la Loire, elle portait du noir. Je m'étais alors fait la remarque que cet infailible bon goût qui caractérisait Madeleine, sa femme, était une émanation de mon ami, son souffle qui était demeuré en ce monde à travers ce genre de détails. Je pensais à cela pour penser à quelque chose, à proprement parler, pour ne pas penser que ma vie aussi était finie, que j'étais incapable de m'imaginer une vie dans un monde où il n'y avait plus mon ami, nulle part. Même s'il arrivait souvent que je le perde de vue des mois ou des années durant et que je fasse avec, sa simple présence au monde avait toujours été mon point d'ancrage. Je me disais que la perfection de ces deux silhouettes de femme n'était qu'une émanation de mon ami. Nous étions attendus dans l'un des châteaux qui peuplaient les rives de la Loire, pareils aux collines et aux arbres, aussi nombreux que s'ils y avaient poussé de façon naturelle – dans un petit château, pour ne pas dire confidentiel, qu'il n'était pas possible de visiter, dans lequel, outre un couple de vieux propriétaires, vivaient deux vieux domestiques, dont plusieurs générations d'ancêtres avaient été domestiques ici même avant eux et dont la descendance en avait eu assez et avait embrassé une autre carrière à Paris. Moi, je ne parle pas français aussi devais-je m'en remettre aux deux femmes.

Nous n'étions attendus qu'un peu plus tard, *oh, nous avons encore quelques heures devant nous. Nous devons trouver un moyen de tuer le temps*, disait Madeleine dans son russe bien à elle auquel se mêlait un accent français qui s'était étonnamment amplifié à la mort de mon ami. Nous fîmes halte dans un bistro, sur l'une des îles qui se dressent au milieu de la Loire. Ma femme avait su extraire de cette situation de deuil toute la grâce possible. De temps à autre une larme : *affliction* et compassion. Madeleine, qui avait bel et bien perdu tout ce qu'avait été sa vie, était aussi inébranlable qu'un soldat de plomb. Elle avait toujours été ainsi, c'était ainsi que je la connaissais et que je l'admirais.

Les murs de ce bistro étaient peints en marron foncé, de la couleur des vieilles poutres de chêne du plafond, un vrai feu brûlait dans la cheminée, tout était plongé dans l'ombre du charme authentique de la province française. Toutefois les considérations de l'aubergiste n'avaient-elles peut-être pas été de nature esthétique me disais-je en voyant sur le mur un cafard de la même couleur, peut-être la peinture offrait-elle simplement une toile de fond pour le camouflage des cafards. Madeleine avait, elle aussi, remarqué l'insecte. Ma femme, quant à elle, était trop profondément absorbée dans son deuil pour pouvoir accorder de l'attention à ce genre de choses. Je pensais à la lutte désespérée contre les cafards dans les appartements communautaires soviétiques. Je me souvenais de Madeleine qui, de ses talons hauts, les écrasait courageusement dans la cuisine de

l'appartement où vivait alors mon ami. Sous la forme d'une image homogène, la vie toute entière vécue s'abattit sur moi d'un seul coup. Peut-être était-ce une réaction de défense m'offrant le répit d'oublier quelques instants que mon ami n'était plus là. La vie toute entière pareille à une sphère, de toutes parts refermée sur elle-même, une perfection géométrique. À cet instant, j'eus alors la certitude que cette sphère ne me quitterait plus jamais tant elle était réelle. Mais je l'avais déjà perdue à peine arrivé au château, tant je m'y étais senti dispersé par la gêne qui m'avait assailli. La sphère qui avait volé en mille morceaux resta dès lors à jamais en mille morceaux.